

vouloir le moins du monde faire une épigramme, il est de toute vérité que les sépultures des hommes veufs ne sont guère cultivées après l'expiration de la première année; les fleurs en sont affanées et l'herbe desséchée, comme si les veuves ne les arrosaient plus que de leurs larmes. Mais les tombes des enfants!... Il y en a en grand nombre qui sont cultivées, ornées, enjolivées de jouets d'enfance, comme si les pauvres mères qui les entretiennent voulaient par là se faire encore illusion. Et que, d'ailleurs, ce champ du repos est bizarrement situé! Je m'y trouvais un jour vers six heures du soir; c'était le long du mur auquel est presque adossé le théâtre du Mont-Parnasse; on entendait le retentissement vague d'un orchestre jouant des refrains de vau-deville, et ces airs joyeux étaient accompagnés du bruit monotone que faisaient tout près de moi des fossoyeurs en jetant des pelletées de terre sur un cercueil. Je ne sais par quelle bizarrerie, par quelle confusion d'idées il résulta pour moi de ce contraste le désir d'aller au théâtre; je m'y rendis, et je regrettai le cimetière, car le spectacle était beaucoup plus triste: on donnait *Camille Desmoulins*.

Laissons la mort et les théâtres, choses qui n'ont aujourd'hui que trop d'affinités entre elles. En effet, comme il y a des hommes qui vivent

du théâtre, n'y en a-t-il pas aussi qui vivent de la mort? De quoi vivent ces marbriers, M. Le Bègue, M. Vossy, dont les étalages vous apparaissent au milieu des lieux de joie et des guinguettes du Mont-Parnasse? Qui fait prospérer ces jardins, ces pépinières attenant au cimetière? Qui fait tresser ces couronnes d'immortelles et ces simples bouquets que l'on vous offre, comme à la porte du théâtre du Mont-Parnasse le fils du père Bazile¹ vous offre ses fleurs paternelles, en grand danger d'être fustigé, si la vente ne va pas? C'est la mort qui alimente tout cela, et un jour Virginie, la servante d'Alexandre, gendre de Prévôt et l'un des Beauvilliers du Mont-Parnasse, ne m'a-t-elle pas dit que l'on n'aurait rien vendu la veille sans un convoi de gardes nationaux, au nombre de cinquante au moins, qui étaient venus déjeuner depuis le matin jusqu'au soir, à l'issue de l'enterrement de l'un de leurs camarades? Or, puisque la mort fait vivre, soyez sûr que bien des gens ne se font pas faute de

¹ Le père Bazile est généralement connu sous le nom *du Sauvage*; il habite, non loin du Mont-Parnasse, à l'entrée de la plaine que l'on traverse pour aller à Vanvres, une maison qu'il s'est construite lui-même. Il porte une veste d'homme et des jupons de femme; il est là depuis environ seize ans, et ne peut souffrir que les passants regardent par-dessus les haies de son petit enclos. Quand on s'arrête, il menace de son fusil. Nul Anglais n'est plus jaloux de sa propriété.

crier, ne fût-ce qu'*in petto*, VIVE LA MORT.

Je n'ai dit qu'un mot du théâtre du Mont-Parnasse, et cela par une bonne raison, c'est que je n'y suis entré que fort accidentellement, car je ne conçois pas, quand on fait tant que de sortir des murs de Paris, que ce soit pour s'enfermer dans une salle de spectacle. Ce théâtre a cependant ses habitués et ses habituées; il m'est même revenu que c'était un lieu de perdition pour un grand nombre d'habitantes de la rue des Vieilles-Tuileries, de la rue de Sèvres et du Petit-Vaugirard. Plus d'une mercière, plus d'une couturière, plus d'une petite bourgeoise s'y est éprise d'une belle passion pour les jeunes acteurs de MM. Séveste; car les beautés du Mont-Parnasse ont, comme l'avaient autrefois les dames romaines, un goût fort prononcé pour les comédiens. De là de grands désordres et quelques scènes de jalousie; mais point de ces choses qui sortent du cercle ordinaire de la vie; aucun des séducteurs sans le vouloir n'a été la cause d'un procès moral pour cause d'adultère, et l'on sait qu'aujourd'hui, lorsque les choses n'en vont pas là, ce ne sont que des bagatelles.

Les jeux en plein air qui fourmillent à la barrière du Mont-Parnasse sont beaucoup plus variés et plus divertissants que les jeux scéniques. D'abord le vénérable jeu de Siam n'y a rien

perdu de sa vieille gloire; partout devant les cabarets ou dans l'intérieur des cours vous trouvez une esplanade unie, où les amateurs se livrent à cet exercice qui, pour l'innocence, tient le milieu entre les quilles et la boule. Vous avez encore cinq petites quilles, serrées les unes contre les autres, qui vous offrent la chance de gagner une douzaine de macarons pour un sou, si vous en abattez trois du premier coup. Je ne parle pas des tambours à tourner, toujours avec la perspective d'un bénéfice en macarons; je ne dirai rien non plus de l'infamale roulette à deux sous, qui n'y exerce que trop fréquemment ses ravages clandestins; cela regarde monsieur le préfet de police. Mais il est deux jeux qui doivent fixer particulièrement l'attention des âmes honnêtes, à cause de leur évidente moralité. Voici d'abord le jeu du rat qui enseigne la cruauté: figurez-vous un pauvre animal fixé sur une planchette adossée à un mur, étendu comme saint Sébastien, et servant de point de mire à tous ceux qui veulent s'exercer à la cible; après mainte et mainte blessure, il reçoit enfin le coup de la mort que lui décoche le tireur le plus adroit, et les amateurs d'applaudir. Les chats sont moins cruels avec les rats!... L'autre jeu dont je veux parler n'a rien de cruel, mais il n'est pas moins moral que le jeu du rat. D'ail-

leurs il a quelque chose d'historique qui le recommande particulièrement. Voici comment j'en fis l'importante découverte. Un jour, passant dans la ruelle qui conduit du Mont-Parnasse à la chaussée du Maine, comme je regardais machinalement le spectacle mouvant qui m'environnait, je fus arraché à mes réflexions par ces cris prononcés d'une voix aigre : « Cassez ! cassez les carreaux !... cassez, cassez !... » Je m'arrête, et je vois un petit édifice en bois percé de plusieurs fenêtres rondes ; une vieille femme m'offre quatre boules avec lesquelles elle m'engage, toujours pour un sou, à casser les carreaux, et toujours dans la chance de gagner une douzaine de macarons. Lui ayant fait offrande de la rétribution exigée sans user de mon droit, je voulus du moins que cela servît à mon instruction, et j'appris que ce beau jeu avait été inventé en commémoration des grandes journées de juillet ; ainsi les enfants pourront *se faire la main* de bonne heure pour briser les vitres. Avec le jeu du rat et le jeu des carreaux cassés, comment ne serions-nous pas le peuple le plus humain et le plus policé de l'univers ?...

Les grands jeux du Mont-Parnasse, c'est-à-dire les théâtres forains et ambulants, tiennent leurs assises en dedans de la barrière, à l'angle de l'esplanade où les conscrits viennent étudier

les premiers éléments du bel art de tuer des hommes par principes. Là, surtout, on sent la différence des mœurs du quartier avec celles du centre de Paris ; cette différence est sensible jusque dans les divertissantes discussions de monsieur Paillasse avec son maître. Il règne dans leurs propos une joyeuseté tellement libre, que l'on en serait scandalisé même en sortant du bal de Desnoyers où la belle Mariette et l'illustre voltigeur Pipereau se font admirer par la perfection de leur danse. Mais cela plaît aux habitués ; les femmes surtout qui assistent à ces spectacles en plein vent, ne se plaignent point que les drôleries de monsieur Paillasse soient un peu épicées. Je choisirai, pour vous la raconter, la plus honnête, mais non pas la moins plaisante de ces parades. Le maître de monsieur Paillasse ne se fait jamais faute, comme vous savez, de lui dire crûment : « Vous êtes une bête. » Un jour monsieur Paillasse lui répondit fièrement : « Eh bien, oui, là, mon maître, je suis une bête, un animal ; tant mieux. — Qu'est-ce à dire, impertinent ? — J'aime mieux être un animal qu'un homme. Les animaux font des choses *que non pas* les hommes ! Des taupes, par exemple, oui, des taupes font des choses que vous êtes incapable de faire, vous et toute l'honorable société. » Je n'ai pas besoin de dire que la-dessus monsieur

Paillasse reçut un soufflet, à la vive satisfaction de tous les assistants. « C'est cela, reprit-il en pleurant, vous me battez parce que j'ai raison. — Comment, imbécile, oses-tu... Eh bien! voyons : qu'est-ce qu'elles font donc, ces taupes? — Eh bien, mon maître, elles font des petites taupes, et je défie qui que ce soit d'en faire autant. » Les applaudissements furent unanimes. Une grosse commère qui se trouvait auprès de moi me dit, après un court moment de réflexion, et d'un ton qu'il me serait impossible de reproduire : « C'est pourtant vrai! » Voyez combien on a de jugement à la barrière du Mont-Parnasse!

De l'autre côté de la rue, en face du lieu adopté par monsieur Paillasse, est un autre spectacle, un peu bruyant peut-être, mais qui compte un grand nombre d'amateurs et même de connaisseurs. Entrez; il n'en coûte que quatre sous, et l'acteur unique de ce théâtre va vous décliner lui-même son nom, ses titres et qualités. Écoutez-le : « Messieurs et mesdames, je suis Basserot, et je puis « m'instituer la première baguette de l'*Urope*. J'ai « battu devant *toutes* les souverains de l'*Urope*. « J'ai fait assaut avec *toutes* les tambours maîtres « de la grande armée, et j'imité si parfaitement « bien le canon sur mon tambour, que... l'on « croirait sentir l'odeur de la poudre! » La vérité

est que pendant que Basserot imitait le bruit du canon, on sentait quelque chose.

Le spectacle finit par une *symphonie* de tambours et de grosses caisses, sur lesquels Basserot, se démenant, faisait tomber ou voltiger ses baguettes, comme les jongleurs font croiser en l'air leurs boules d'escamotage. Le sujet de la *symphonie*, annoncée à l'avance, était la prise de l'Hôtel-de-Ville. Au bruit des roulements et des détonations, ce fut un enthousiasme universel parmi les auditeurs aux solides tympanes. Cependant j'avais un voisin qui hochait la tête et ne paraissait pas content. Voulant en savoir la cause, je la lui demandai. « Pardinne, me dit-il, il est « encore pas mal gêné, le père Basserot. Il y a un « an qu'il jouait la même chose, et il disait que « c'était le bombardement d'Alger. Voilà comme « on trompe le peuple qui s'y connaît pas. »

Rien de si difficile que de ramener les hommes à une même opinion, et ce n'est pas à l'époque où paraît ce livre qu'il serait nécessaire d'en fournir des preuves. Il est cependant un moyen assuré de n'avoir point de contradicteurs, dans une circonstance donnée. Si vous avez, en nombreuse compagnie, examiné les lieux, étudié les scènes dont j'ai essayé de tracer une esquisse, qu'à six heures du soir la personne la moins éloquente de la société dise seulement : « Je crois,

« messieurs, qu'il serait temps d'aller dîner, » il y aura unité d'assentiment. Puisqu'il en est ainsi, allons dîner chez la mère Saguet, dont le brave mari, par suite d'une honorable amputation, est aujourd'hui rangé au nombre des solipèdes de l'Hôtel des Invalides. Toutefois arrêtons-nous un moment chez l'ami Victor, pour y prendre un verre d'absinthe. Voilà un vrai philosophe ! Ancien mamelouck de la garde, ancien second violon de Feydeau, ayant remporté le prix de musique au Conservatoire de Naples, Victor débite à deux sous pièce, tout à côté du théâtre de Basserot, des petits verres de liqueur de toutes les sortes. Son absinthe blanche est sans doute d'une rare qualité, mais l'antiquaire Roquefort préfère son brou de noix, et surtout sa liqueur au céleri. L'arrière-boutique de Victor est une salle de concert où l'on fait parfois d'excellente musique; et ce n'est pas une des choses les moins caractéristiques de la barrière du Mont-Parnasse que cette singulière vie d'artiste.

Maintenant suivons le chemin le plus court. Quand on a remonté la rue du Mont-Parnasse jusqu'à la hauteur du théâtre, on tourne à droite; on traverse la chaussée du Maine, laissant à sa droite l'établissement de Tonnelier, heureux rival du classique Desnoyers; on entre dans la ruelle à l'angle de laquelle s'élève, à gauche, ce dernier

temple consacré sous l'invocation de la Gaieté. Suivez le mur circulaire du grand jardin de M. Caussin de Parseval; la première maison à droite, après un champ de betteraves, est la ferme de madame Doré, très-renommée pour ses fromages à la crème; et la seconde... vous êtes chez la mère Saguet. Sa fille, madame Bolley, vous servira d'une façon accorte et parfaitement honnête, tout ce que vous voudrez... pourvu qu'il y en ait dans l'établissement. Là vous pouvez dîner en plein air dans une seconde cour plantée de beaux acacias, ou dans une salle où *l'on ne fume pas*, ou bien encore dans un cabinet situé à l'extrémité de cette salle. Que d'heures joyeuses et d'abandon des artistes, des gens de lettres ont passées dans ce réduit où il s'est dit plus de mots heureux et spontanés, plus de ces *bêtises* improvisées qui valent mieux que tout l'esprit du monde, qu'il ne se prononce de phrases inutiles pendant une session. Là notre ami Abel a épuisé toutes les formules du vocabulaire, tous les artifices du langage, pour nous déterminer à manger du lapin sauté à l'estragon, contre lequel Lahalle leva le premier l'étendard de la révolte; là débuta Bernard avec ses plaintes; là Victor Hugo, David, Dupré, les deux Devéria, Robelin, jeune architecte plein de talent, Sainte-Beuve,

Denne-Baron, mirent en commun leur gaieté, leur bonne humeur, sans laisser un voile sur le caractère; là il s'est raconté, il s'est fait des drames; là des noms ont été usurpés, mais jamais compromis; ainsi M. Bignan, qui n'y est jamais venu, a eu une longue discussion littéraire avec Denne-Baron; là Roquefort a chanté sa chanson: *En revenant de Congo*; là il n'est pas d'enfantillage auquel ne se soient livrés des hommes de mérite ordinairement graves et sérieux; là de charmantes disputes entre Billioux et Laballe nous ont tenus en joie; là enfin Charlet a étalé mainte et mainte fois les trésors de sa bonne philosophie, de ses mots non moins heureux que ses pages lithographiées, et tout cela sans apprêt, sans prétention.

Vous voyez donc que l'on peut aller chez la mère Saguet, et s'y trouver en bonne compagnie; vous penserez, je l'espère, comme Charlet, qu'il est une restauration à faire en France, et c'est la restauration du cabaret. Un vieux préjugé y attache l'idée de débauche et d'ivrognerie, et c'est à tort. Il y a des gens, il est vrai, qui y viennent sournoisement; j'en ai vu cacher leur décoration pour y entrer, d'autres craindre d'y paraître en uniforme ou même en toilette; pauvres gens qui s'estiment si peu qu'ils ont plus de respect pour

une aune de drap ou pour un bout de ruban, qu'ils n'en ont pour eux-mêmes. Les lieux s'honorent de la présence de ceux qui les fréquentent. Et il en est du cabaret comme du trône, Napoléon vous l'a dit: « La valeur d'un trône ré-sulte de la valeur de celui qui s'assied dessus. » Eh bien, la table du cabaret vaut en raison de ceux qui l'entourent: venez donc dîner chez la mère Saguet au printemps prochain.

MAX. DE VILLEMAREST.

